

## A PROPOS DE PERDIGUIER :

### QU'EST-CE QUE LE COMPAGNONNAGE ?

Introduction à : Agricol Perdiguier, *Mémoires d'un compagnon*. Paris, François Maspero, 1977, p. 7-33, collection "La mémoire du peuple". (réimpression en 2002).

On trouvera aussi dans cette version deux des annexes qui complétaient cette introduction.

Une précision : dans les citations et surtout les titres d'ouvrages, nous avons respecté l'orthographe ancienne *compagnonage* (avec un seul n), quand elle était encore celle de l'auteur. En effet, si les compagnons ont beaucoup perdu en influence, ils auront au moins gagné une lettre (*compagnonnage*) dans la graphie du nom de leur organisation.

La pagination originale est donnée en italiques entre crochets.

**Alain FAURE**  
**Université de Paris X-Nanterre**  
afaure@u-paris10.fr

Ce livre fut une invitation au départ. Le menuisier Agricol Perdiguier vécut pour une idée : sauver le compagnonnage. Inlassablement répétée en de multiples brochures et chansons, elle nous vaut ce beau recueil d'images à la gloire du travail et du "joli Tour de France". Ce récit d'une jeunesse compagne fut écrit pour la jeunesse ouvrière : ramassez les cannes et les bannières, venez repeupler les Sociétés, voyagez la France comme tant de vos aînés. La route est difficile, mais semée de merveilles, et, rentrés au port, vous verrez qu'une autre âme vous aura poussé et votre main vaudra de l'or. Des Mères partout et des rubans pour tous !

Nous ne pouvons donc plus lire ces pages comme Perdiguier le voulait. Depuis longtemps nous avons d'autres voies pour notre avenir. Mais de plus nobles motifs que la curiosité existent pour nous intéresser à l'Avignonnais, rassurons-nous... Car en ces temps de stages de poterie chez l'habitant, de "revalorisation" du travail manuel, le compagnonnage (je veux dire les compagnons d'autrefois, laissons en paix les compagnons d'aujourd'hui) est doucement mais sûrement annexé par les metteurs en scène de la nostalgie : on nous vend sous toutes les formes le mythe d'une ancienne France des métiers, bucolique et paisible, [7] France d'avant la machine, France d'avant la ville, mais surtout France d'avant la grève, d'avant Marx, d'avant la Commune, figée dans le geste de l'artisan. On nous fait les poches avec notre passé, modèle doublement faux. Perdiguier, le compagnonnage, les raisons de sa force et les causes de sa mort, c'est l'occasion de parler d'une réalité où s'est préparé notre présent.

Cet univers que Perdiguier affolé vit lentement mourir sous ses yeux, d'où venait-il ? Du bout des lèvres, les préhistoriens du compagnonnage évoquent les ouvriers des forêts médiévales et leurs anciennes solidarités, les abris des

constructeurs de cathédrales, les "loges", où dans la foi et la hiérarchie seraient nées les premières associations, mais, jusqu'à la fin du XVIe siècle, aucune leur sérieuse. Se multiplient alors édits et sentences défendant à des ouvriers de s'assembler, de faire "monopole ou ligue" et de battre le guet. Au fil des textes répressifs, on sent une coutume ouvrière peu à peu se préciser : chaque métier organisé en compagnonnage a bientôt son circuit particulier appuyé sur un réseau d'auberges tenues par les Mères, gîtes d'étapes et sièges des Sociétés locales. L'ensemble d'institutions, de gestes et de croyances réglant la vie de l'ouvrier voyageur, c'est le Devoir, qui fit du compagnonnage une confrérie régulière, un noyau dur de la société d'Ancien Régime.

Avant toutes choses, il y avait le métier. Les années de compagnonnage étaient des années de formation. L'acquisition d'un état, la "vocation" disaient les compagnons, était la raison d'être du Tour de France où, de ville en ville, au fil des mois, ces voyageurs sans bagages faisaient le tour d'un métier. La plupart avaient déjà derrière eux de longues années passées comme apprentis dans l'atelier familial ou à la ville voisine. Mais les premiers maîtres n'étaient souvent que de piètres et intéressés professeurs. A l'apprenti, le balayage de l'atelier, les courses de la maison et l'enfermement dans des travaux spécialisés qui le rentabilisaient sans l'instruire ; "l'attrape-science", comme on disait au XIXe siècle, avait toutes chances de faire un ouvrier médiocre, poussé au hasard. Mais aussi, à rester toujours dans les mêmes places, aux lieux de sa naissance, c'était se condamner à ne jamais approcher du métier l'infinie variété des façons [8] et des tours de main. Car, d'une région à l'autre, le travail variait comme le climat, les bêtes et les hommes. Par exemple,

"il n'y avait de région comme le Sud-Ouest qui offrît aux maréchaux, forgerons et taillandiers une aussi grande facilité à se faire valoir. Tout s'y prêtait : chevaux de toutes races et de toutes tailles, ânes, mulets, bœufs de Salers, du Limousin, Garonnais, vaches pyrénéennes et landaises dont la ferrure diffère dans la forme et le forgeage."

On ne fabriquait pas les mêmes tonneaux en Bourgogne et dans le Bordelais. Que l'on songe à la diversité des meubles régionaux. Dans les villes importantes, également, le travail n'était pas le même dans toutes les "boîtes" (le mot est compagnonnique d'origine) et il s'en trouvait toujours quelques-unes très connues sur le Tour pour telle rare spécialité ou le fini exigé de l'ouvrier. Le compagnon était un éternel apprenti qui, le voyage achevé, pouvait connaître son métier sur le bout des doigts.

Mais tous ne devenaient pas des ouvriers complets, des "artistes", capables, par exemple, de façonner tout l'objet d'un bout à l'autre : perfection rarement atteinte, inutile à vrai dire car il y eut toujours une certaine division du travail. Tel n'était pas en tout cas le but du compagnonnage et c'est une grave erreur de perspective que d'en faire le creuset d'une mince élite artisanale, composée d'ouvriers "qualifiés", destinés aux hauts salaires et aux travaux nobles. Sur le plan professionnel, le rôle du Tour de France était d'assurer une large transmission des techniques et des savoir-faire, de perpétuer d'une génération à l'autre la science des façons traditionnelles. C'était le moule où, dans de nombreux métiers, se préparait la relève. Car la seule école d'apprentissage était alors l'atelier du maître : c'est en forgeant qu'on devient forgeron. La coutume des voyages qui forment l'ouvrier se retrouve dans bien des professions qui ont toujours ignoré les institutions compagnonniques. A Paris, encore au XIXe siècle, chez les mécaniciens, les ouvriers des métaux fins et précieux, les ébénistes...

partout où dominaient encore le petit atelier et la production non parcellisée, la mobilité était considérable chez les jeunes, et avait cette même valeur de perfectionnement professionnel et de transmission des connaissances. Le compagnonnage contribuait aussi au renouvellement des industries [9] locales : de retour au pays, le compagnon y diffusait les techniques apprises au loin. L'évolution dans le temps de bien des productions régionales n'a souvent pas d'autre cause.

Tenant entre ses mains tout un savoir lentement accumulé, le compagnon se sentait naturellement un héritier. Les teinturiers de Nantes parlaient ainsi du tablier de cuir et des rubans polychromes que portait toujours le rouleur, le compagnon chargé de l'embauche :

"Le tablier, orné de son inscription, est en usage depuis des siècles dans toutes les villes de France [...] Les rubans représentent les quatre couleurs principales ou mères sur lesquelles s'exerce la profession de teinturier, ces couleurs n'ont pas plus subi de changements que celle du tablier, elles ont la même origine, le même but et la même ancienneté."

Ainsi également chez les ouvriers du bâtiment, l'art du trait, c'est-à-dire le dessin de la pièce à assembler ou à construire : ici pas de plans cotés, ni de règles savantes sorties des traités d'algèbre ou de géométrie descriptive, un simple brouillon suffit puisque celui qui conçoit est aussi celui qui construit. Des générations de charpentiers et de menuisiers ont appris à tracer selon des recettes empiriques qui avaient fait leurs preuves. Il faut entendre Perdiguier tonner contre le plumitif candide selon lequel, avant Monge, la coupe des pierres et des bois était dans l'enfance et "que la routine était tout pour l'ouvrier" : "Quoi !... Mais les cathédrales ?" Désargès et Monge n'ont fait que piller les "cartons" des ouvriers bâtisseurs pour fonder leur science et leur gloire<sup>1</sup> :

"MM. les savants [...] ne nous dénigrez pas, ne faites pas de nous d'absurdes machines, ne nous dépouillez pas de la pensée, ne nous contestez pas la légitime possession du capital scientifique qui est à nous, que nous nous transmettons de génération à génération, sans bruit, sans éclat, à l'insu des pouvoirs et de vous-mêmes, et cela depuis la naissance des métiers."

La science, c'est le vol.

Le compagnonnage jouait donc un rôle fondamental de reproduction des techniques dans les "arts mécaniques" de la pierre, du bois et du fer, dans, dirions-nous aujourd'hui, la petite industrie [10] du bâtiment, de la transformation des métaux et de l'ameublement. Car la fonction du Tour était de renouveler les rangs non seulement des ouvriers mais des maîtres.

Que dit Perdiguier dans les dernières lignes des *Mémoires* ? Le périple terminé, la vie était toute tracée pour lui : celle "d'un maître, d'un patron voilà tout". Mais en 1829 il quitta le pays pour Paris, le faubourg Saint-Antoine où il vécut jusqu'à sa mort. La cause de ce dérèglement du destin fut la brouille avec le père qui posait des conditions pour sa succession dans l'atelier de Morières. De Paris, Agricol réclame sa "dot", mais le *pater familias* fait la sourde oreille. La tante Turin lui demande de revenir, avec la promesse de "l'établir" en Avignon : "Eh bien ! répondit-il, établissez-moi dans paris (sic), et alors je ne perdrai plus mes plus belles années, et si je veux me marier, je pourrai rencontrer plus avantagusement."<sup>2</sup> Il "fréquente" en effet à cette époque (Lise, la fille d'un petit

<sup>1</sup> Perdiguier, *Biographie de l'auteur du "Livre du Compagnonnage"*, 1846, p. 89.

<sup>2</sup> Cité in Briquet, *Agricol Perdiguier et George Sand. Correspondance inédite*, p. 34.

patron charretier) et travaille à domicile dans le "petit meuble" pour un fabricant du Faubourg. S'ouvre alors pour lui une suite de maladies et d'accidents de travail qui lui fait côtoyer l'hôpital, alors que s'éloigne la perspective des billets bleus de la tante et qu'échoue une demande d'aide auprès du Tour de France. Mais, en 1838, il épouse Lise et deux ans plus tard ouvre un garni passage de la Bonne-Graine grâce à l'argent des beaux-parents qu'il prend alors en charge. Il cesse d'être façonnier pour donner des leçons de trait aux compagnons pensionnaires de l'Hôtel des Travailleurs. Perdiguier était devenu un petit bourgeois du Faubourg.

Retenons surtout les traits exemplaires de ce destin. Le compagnon était en effet souvent, mais pas toujours, fils d'un artisan de village, d'un petit entrepreneur de quartier, et l'accès à la maîtrise sous l'Ancien Régime, "l'établissement" ensuite, étaient unanimement considérés comme le débouché naturel du Tour. En tous temps, le mariage fut le prélude à ce passage dans les sphères supérieures du métier pour lequel deux familles unissaient leurs bas de laine. Sous la plume des compagnons, se marier était souvent synonyme de s'établir, et le mariage, dans la [11] plupart des statuts compagnonniques, le moment où l'on devait "remercier" la Société, quitter le compagnonnage pour n'être plus qu'un "ancien". Prendre femme, cela signifiait prendre racine et prendre boutique. Et quand un document parle d'un ancien, il s'agit bien la plupart du temps d'un maître. Mais le niveau de l'entreprise restait, dans la grande majorité des cas, bien modeste ; beaucoup de ces patrons travaillaient seuls, sans ouvriers. Sous l'Ancien Régime et après, à la ville et à la campagne, ils étaient les plus typiques représentants d'une petite bourgeoisie besogneuse, bien séparée des prolétaires par la barrière de la propriété (au moment des crises sociales, c'est toujours du côté de ses défenseurs qu'elle se range), mais très proche encore de ses origines populaires par le comportement et les goûts. D'autre part, il ne faut pas exagérer la mobilité sociale engendrée par le compagnonnage : si nous pouvions la mettre en chiffres, nous verrions que seule une fraction des compagnons parvenait à l'indépendance. On sait les conditions de plus en plus draconiennes posées pour l'accès à la maîtrise dans les corporations à la fin de l'Ancien Régime. Le "remerciant" restait bien souvent jusqu'à la fin de sa vie l'ouvrier qu'il avait été pendant ses années de trimard. Mais la proportion était suffisamment considérable pour faire du métier, non seulement une somme de connaissances traditionnelles, mais une communauté d'hommes.

Dès lors, que les compagnons aient eu chevillé au corps l'amour du travail, on le comprend facilement. Perdiguier, par exemple, n'a rien d'un théoricien du travail aliénant, bien au contraire : "Savoir couper son bois, avoir, comme on dit, une bonne main-d'œuvre, c'est beaucoup pour l'ouvrier et c'est bien pour le maître." Le travail était pour ces hommes une religion : tous croyaient, dur comme fer, que compagnon vient de compas ; l'équerre et le compas étaient les symboles mêmes du compagnonnage. Mais ils savaient aussi rompre avec l'atelier. La "flâne", la partie de plaisir ont toujours une grande place dans les mémoires de compagnons et tous ne se contentaient pas d'un dimanche par semaine comme Perdiguier l'austère. Les compagnons parisiens sous la Restauration allaient aux cabarets des barrières plus souvent qu'à leur tour. Aux XVII et XVIII siècles, [12] les maréchaux de la capitale avaient coutume, malgré la défense des autorités, de se lancer des défis professionnels toujours suivis d' "une débauche qui dure ordinairement une semaine entière".

Cet amour du travail, valeur dominante chez tous, se confondait avec celui du métier. Religion certes, mais divisée en chapelles professionnelles. Les tailleurs

de pierre étaient avec les tailleurs de pierre, les charpentiers avec les charpentiers, les forgerons ne se mêlaient pas avec les tanneurs. Tout le compagnonnage était organisé sur la base du métier : les Sociétés locales étaient toujours d'une seule profession et les fêtes compagnonniques toujours des fêtes corporatives. "Chacun sait, constate Perdiguier en 1840, que chaque corps de métier est indépendant et que rien ne peut changer cet état de choses." C'est l'esprit de métier et non le sentiment d'appartenir à une même classe qui fonda de tous temps les liens compagnonniques.



Toussaint Guillaumou dans ses *Confessions* attribuait à la renaissance du compagnonnage chez les cordonniers au début du XIXe siècle de profonds changements dans les habitudes du métier :

"La corporation, essentiellement voyageuse, parcourait la France sans lien commun [...], travaillant gaiement, buvant et mangeant encore mieux [...]. Corporation de viveurs, fléau des fournisseurs de toutes sortes, et particulièrement des cabaretiers dont ils étaient les meilleurs et en même temps les plus mauvaises pratiques."

Mais "une réaction complète s'opéra. Le compagnonnage mit un frein à ce dévergondage en reliant entre eux les hommes disséminés : il les fit solidaires de leurs bonnes et de leurs mauvaises actions". Le Devoir fut bien ce que ces lignes suggèrent : une organisation ouvrière basée sur l'autodiscipline et prenant en charge les intérêts matériels et moraux de ses membres.

Dès l'affiliation, le compagnon entra dans un monde où tous les rapports entre les frères étaient réglés par la coutume ou les statuts : la tenue des assemblées, les enterrements, la "guilbrette", [13] Perdiguier décrit longuement tout cela dans ses Mémoires. Le "Livre de Règles" des tourneurs en bois au XVIIIe siècle comptait plus de cinquante articles au long desquels étaient minutieusement détaillés les rituels en usage dans les villes où le Devoir existait : l'arrivée d'un compagnon (la "montée en chambre") et son départ (la "conduite"), l'élection annuelle des chefs, tous les moments importants de la vie des Sociétés avaient leur étiquette. Comme partout, les amendes, en argent ou en litres à boire, pleuvaient sur ceux qui venaient troubler la succession des chants, des gestes et des paroles. Chez les charpentiers parisiens, lecture des Règles était faite avant chaque repas en commun.

Tout le code compagnonnique visait à faire comprendre au novice qu'il entra dans une société choisie et de haute tenue morale. Le vouvoiement était obligatoire chez les Gavots. Toutes les Sociétés imposaient des règles vestimentaires pour les conduites ou les assemblées : de là les compagnons en habits et cravates des vieilles gravures. Perdiguier dans ses Mémoires vitupère contre la blouse, le surtout de l'ouvrier au XIXe siècle : "blouse crasseuse" qui fait des ouvriers "une classe à part", qui les "subalternise". Le compagnonnage élève l'ouvrier, tous les réformateurs du XIXe siècle l'ont répété à satiété, mais ce qu'il faut voir derrière la morale compagnonnique traditionnelle, c'est surtout un code d'honneur à usage interne, dicté pour l'intérêt propre de la communauté des compagnons et non par un souci d'intégration sociale. Au temps de la plus grande force du Devoir, aucune interdiction, aucune menace des autorités ne put jamais empêcher les compagnons de former des "cabales" (grèves) ou "d'aller en débauche". Si c'était pour une affaire intéressant la Société, le compagnon mis en

prison était sûr de recevoir des secours, bien avant "la chaussette à clous et la machine à bosseler" des syndicalistes révolutionnaires, il ne faisait pas bon désobéir à l'ordre de mise en interdit d'un atelier. Ainsi, la question des dettes, souci de toujours du compagnonnage : les statuts fixaient souvent un plafond aux dettes que le compagnon pouvait contracter chez la Mère ou les commerçants de la localité ; l'ardoise de chaque partant était soigneusement examinée et les indécents notoires, les "brûleurs" ou "faiseurs de poufs", [14] exclus de la Société et signalés sur tout le Tour. La morale rejoint l'intérêt car étaient en cause le crédit même des Sociétés locales et leurs bonnes relations avec la population. De l'obéissance aux règles sortait la cohésion et la force des Sociétés. L'esprit de métier se doublait chez les compagnons d'un esprit de corps.

Comme toute collectivité fortement cimentée, le compagnonnage avait ses rites de passage. L'initiation traçait une nette frontière entre les frères et fondait une stricte hiérarchie. Dans le Devoir, "aspirants" et initiés tenaient des assemblées séparées et ne partageaient ni les mêmes tables ni les mêmes chambres ; la caisse était commune mais aux mains des aînés. Chez les Gavots, "affiliés" et compagnons "reçus" puis "finis" mangeaient à la même marmite et délibéraient ensemble, mais en pratique, quoiqu'en ait dit Perdiguier qui dans ses appels à l'unification des rites a toujours fait le discret panégyrique de sa Société, les seconds se réservaient la direction effective des affaires et la gestion de la caisse. L'initiation, l'entrée réelle dans le compagnonnage, équivalait à un certificat officieux de capacité professionnelle : pas de "chef-d'œuvre" comme dans les corporations pour l'accès à la maîtrise, mais une soigneuse inspection du travail de l'impétrant par les compagnons. Les maîtres ne s'y trompaient pas puisqu'en général le salaire et les responsabilités de l'ouvrier augmentaient après la réception. C'était surtout le moment sacré, l'entrée dans le monde des mystères indicibles aux profanes. Les récits d'initiation faits par les compagnons diffèrent selon les époques et les lieux, selon aussi ce qui subsistait de foi chez le narrateur, mais se ramènent tous à la description d'un voyage mystique dont les étapes avaient pour but d'éprouver la moralité du compagnon, son dévouement futur à la Société, et les révélations de le faire entrer dans l'histoire cachée du Devoir. Plus tard, lors de la finition, il apprendra le secret des "reconnaisances" et des saluts, ce que le rouleur vient dire à l'oreille des compagnons quand il fait le tour des ateliers pour convoquer l'assemblée, les paroles qu'échangent à voix basse l'arrivant et les frères qu'il vient visiter. On admirera l'extrême discrétion de Perdiguier sur ces sujets : silence bien dérisoire, mais où se reconnaît le pur compagnon. Car la foi dans les mystères, le souvenir du moment émouvant et terrible [15] de l'initiation, faisaient se fermer les bouches, mais liaient les cœurs.

Cette cohésion spirituelle du Devoir est inséparable de sa puissance matérielle. L'une ne pouvait aller sans l'autre. Chaque Société avait dans le métier le contrôle local de l'embauche. L'ouvrier voyageur trouvait chez la Mère non seulement le gîte et la table, mais un emploi dans la ville ou les bourgs des environs ; le rouleur était le compagnon qui, le temps de sa charge, passait ses journées à battre les ateliers pour placer les "attendants". Si le travail allait mal, le compagnon était dirigé sur une autre place. Car toutes les Sociétés d'une même profession étaient en correspondance régulière, et cela depuis le XVIIe siècle : Lyon réclamait des ouvriers, Bordeaux annonçait le départ de plusieurs compagnons, Nantes l'ouverture d'un chantier important... Les nouvelles couraient la poste sur le Tour, qui assura toujours l'adaptation de l'offre à une demande sujette à de grandes variations régionales.

Mais qui dit monopole d'embauche dit contrôle sur les conditions de travail. Perdiguier revient souvent sur cette partie à trois qui se jouait au seuil de l'atelier : le rouleur présente l'ouvrier au maître, le maître tend une pièce au rouleur, le rouleur empoche et dit à l'ouvrier : " Voilà ce que le maître vous donne, j'espère que vous le gagnerez" ; plus tard, chez la Mère, l'avance sera partagée entre les deux compagnons et la caisse de la Société. La Société fournissait aux travaux de la ville le concours de ses bras contre le respect du salaire acquis et le patronat entendait y gagner de bons et loyaux ouvriers. Le triangle se reconstituait quand l'ouvrier ramassait son sac : le rouleur venait dans l'atelier s'assurer que l'ouvrier et le maître se quittaient sans réclamations ni dettes l'un envers l'autre. Les relations de travail ne furent jamais conçues dans le compagnonnage en termes d'exploitation, mais en termes d'échange. La façon dont Perdiguier parle de ses patrons successifs, distribuant rétrospectivement éloges et blâmes, est très représentative : les "bons" rattrapent les "mauvais" – car il y a de bons patrons comme il y a de mauvais ouvriers. Le compagnon a toujours vécu sur la notion du juste et de l'injuste dans le travail, témoin ce passage du statut des Gavots parisiens<sup>3</sup> : [16]

"Dans un atelier vous devez être honnête envers le patron, mais non flatteur ou délateur de ce qui se passe ; vous devez être laborieux et gagner l'argent que l'on vous donne ; mais si le patron voulait vous faire porter un brancard ou traîner la brouette, vous pouvez, sans lui faire un refus grossier, lui dire : la Société me le défend."

Mais l'emprise du compagnonnage sur le métier dépendait d'abord des rapports de force entre ouvriers et patrons. Le renchérissement des denrées nécessaires à la vie, la contraction de l'emploi, bonne occasion pour les maîtres de se soustraire au contrôle compagnonnique, pouvaient à tout moment rompre le contrat coutumier et déclencher la guerre. Le patron qui tentait d'abaisser le salaire ne trouve aucune grâce devant Perdiguier : c'est un "exploiteur" dont il faut " mettre la boutique en interdit pour un nombre d'années ou pour toujours", la faillite s'ensuivrait-elle, "car le mal est contagieux"<sup>4</sup>. Tous les conflits du travail dont on trouve trace, en foule, aux XVIIe et XVIIIe siècles (au bas mot, une centaine de grèves à Paris entre 1700 et 1791) furent le fait du compagnonnage ; grèves souvent longues, parfois violentes, où il arrivait que toute une Société quitte une ville, comme ce fut le cas à Dijon en 1738 quand les maîtres menuisiers décidèrent de supprimer le vin aux compagnons qu'ils logeaient : la ville fut "damnée" pour quatre ans. Le plus souvent la Société ordonnait la sortie des ateliers et écrivait au Tour pour qu'ordre soit donné d'éviter la ville mise en interdit. Chez les tourneurs, l'indiscipliné s'exposait à une amende de 3 F. et, s'il s'obstinait à travailler dans une "boutique défendue", à être appelé "renégat" : exclu du compagnonnage, son signalement était transmis à toutes les Sociétés et sa signature rayée de tous les documents.

Succès ou échec en général ? Les témoignages sont trop rares et bien superficielles les études sur le compagnonnage pour répondre avec certitude, mais grâce à leur esprit de corps les compagnons durent avoir bien souvent le dernier mot. La lutte réveillait l'enthousiasme pour tout l'apparat compagnonnique qui [17] prenait alors pleinement sa valeur de signe d'alliance. Exemple tardif, mais magnifique : les boulangers de Marseille. Depuis 1823 deux

<sup>3</sup> Cité in Office du travail, *Les associations professionnelles ouvrières*, t. 4, 1904, p. 91.

<sup>4</sup> *Le livre du Compagnonnage*, 2e éd., t. 1, 1841, p. 53-54

grèves, menées par une simple société de prévoyance, avaient échoué dans la profession, en ce temps-là fort turbulente. Alors, raconte un patron, "dans des réunions nocturnes et éloignées [...], le compagnonnage fut présenté comme un moyen licite et sûr pour conduire au but qu'on avait manqué". Dans la fièvre, on installe une Mère, on achète des cannes et des rubans, deux mitrons sont dépêchés à Blois, ville-mère du compagnonnage dans le métier, pour aller recopier les Règles et les secrets. "Cette époque fut remarquable par l'allégresse qui éclata parmi les initiés et par mille jactances grossières qui annoncèrent la certitude de leurs complots futurs." Le 7 juillet 1826 toute la boulange de Marseille prend la clef des champs devant les autorités éberluées. La garnison fut bien appelée à mettre la main à la pâte, mais, la rébellion continuant et la bourgeoisie commençant à faire la fine bouche devant les pains ronds fabriqués par les soldats, il fallut en finir : la gendarmerie organisa des battues dans la campagne pour ramener de force les ouvriers au fournil et arrêter les dirigeants, qui "allaient en prison en riant"<sup>5</sup>. C'était beaucoup malgré tout contre les ouvriers, même compagnons, et la grève fut un fiasco, mais l'épisode donne une idée de la force dont les Sociétés de jadis, plus expérimentées et mieux implantées, furent capables. Dans la charpente parisienne, fief du compagnonnage encore après la Commune, les Devoirs coalisés réussirent à arracher en 1822 la journée de dix heures payée 4 F et en 1845, par une grève qui marqua l'époque, en même temps que la dernière de grande ampleur menée par des compagnons, la journée de 5 F. Dix sous de l'heure, salaire presque fabuleux alors !

Cependant, la guerre industrielle fut toujours menée par les Sociétés avec l'esprit de partenaires lésés dans leur bon droit ou réclamant leur dû : les bonnes coutumes "sont le profit du maître et celui des compagnons", écrivent les menuisiers de Mâcon en 1757. La grève visait à rétablir l'harmonie rompue. On évoque souvent pour expliquer cette distance entre le vécu et la réalité [18] de l'exploitation, la proximité des hommes. Pour le logement, il y avait les Mères, bien sûr, mais celles-ci n'existaient pas partout et ne tenaient en général que de modestes garnis : la pension chez le maître était souvent inévitable, c'était la règle dans les villages et les petites villes. L'image de "l'atelier-famille", où le maître n'est que le premier de ses ouvriers, où tout le monde est invité aux noces de la fille, serait malgré tout à rectifier. Lisons attentivement Perdiguier : on n'interrompt pas le patron quand il parle, s'il a la malencontreuse habitude de poser son coude sur le pain, on fait semblant de ne rien voir. Et si l'ouvrier se permet parfois de lui dire ses quatre vérités, c'est bien certain de pouvoir trouver une autre place, dans un atelier tout semblable. Et comment concilier ces relations "patriarcales" avec ces grèves si fréquentes ? La brouille était décidément fréquente dans ces prétendues familles.

Il reste que le compagnonnage vécut ses belles heures à une époque où les antagonismes fondamentaux dans la société ne passaient pas entre ouvriers et maîtres (de biens modestes personnages en général, répétons-le). Le partage de la même culture technique et du même destin faisait de chaque métier un monde conflictuel mais sans cassure majeure. Les maîtres, surtout ex-compagnons, ont toujours participé, de près ou de loin, à la vie des Sociétés : arbitres dans les querelles ou jurés dans les concours entre Sociétés, les "anciens" du compagnonnage ont toujours été les gardiens de ses traditions et de ses mythes.

Les compagnons furent en effet de grands faiseurs de mythes. Toutes leurs légendes étaient des récits de genèse mettant en scène l'un ou l'autre des trois

---

<sup>5</sup> D'après Bourgin, *Le régime de l'industrie en France de 1811 à 1830*, t. 3, p. 163 et suiv.

Pères fondateurs : Salomon, le constructeur du Temple de Jérusalem, patron des Gavots et des Étrangers (Devoir de Liberté), maître Jacques et le père Soubise, moines constructeurs du XIIe siècle, reconnus par tout le Devoir comme ses créateurs ; mais certains voyaient en maître Jacques l'architecte du Temple qui, de retour en Gaule, initia les premiers compagnons, neuf cents ans avant le Christ. Qu'importe ici la source de ces légendes et leurs mille détours (l'influence maçonnique, souvent citée, ne s'exerça qu'après coup, au XIXe siècle, surchargeant alors les récits de fioritures et y semant les symboles), l'essentiel est la conviction apportée à y croire. Les archives secrètes des Sociétés accessibles aux seuls initiés [19] étaient là pour authentifier par d'extraordinaires faux ces histoires du vieux temps.

Mais pourquoi cette passion des origines ? D'abord dans un but d'ordre : l'ancienneté réglait la hiérarchie entre les professions et la préséance entre les Sociétés. Quand vint le temps des querelles mortelles, on s'envoyait les siècles à la figure tout aussi facilement que des coups de savate. Par le prestige de leur antiquité, les Sociétés légitimaient ainsi leur existence et leur action dans les métiers : nous avons traversé les âges et construit ensemble, maîtres et ouvriers, les temples de la Judée et les cathédrales chrétiennes, notre savoir est aussi ancien que notre histoire. Une chaîne fraternelle tendue à travers les siècles unissait les vivants et les morts. Forme primitive de la conscience historique, mémoire collective fixée en de beaux contes... Peut-être ainsi naissent tous les mythes.



La première moitié du XIXe siècle, époque essentielle dans la formation de la conscience ouvrière, vit entrer le compagnonnage dans une crise qui allait le laisser exsangue et le reléguer au rayon des curiosités sociales. Perdiguier fit son Tour de France au plus beau de ce qu'on est convenu d'appeler, par euphémisme, les "rixes compagnonniques". C'est peu dire en effet pour désigner le climat général de violence et de haine qui domine alors sur le Tour. Avignonnais la Vertu, n'en doutons pas, atténue les choses et arrange quelque peu ses souvenirs avec sa conscience de réformateur. Certes, Gavots et Dévoirants chez les menuisiers, Étrangers et Passants chez les tailleurs de pierre ne s'étaient jamais beaucoup aimés, mais si les compagnons aux époques antérieures faisaient déjà le coup de poing, c'était bien plus souvent avec le guet qu'entre "pays". Mais pourquoi ensuite ces batailles fratricides ? Institution greffée sur les métiers, le compagnonnage ne pouvait qu'être affecté par leurs transformations, car c'est bien dans les lentes mais sûres modifications de la production qu'il faut voir la source principale de la crise entre les Sociétés.

La contestation des monopoles d'embauche fut le signe le plus évident du dérèglement du Tour. La proclamation de la libre [20] entreprise, l'accélération des échanges économiques, l'unification administrative de la France sous la Révolution et l'Empire également, tendent à créer alors un marché national unifié : les patrons locaux, entraînés dans le jeu d'une concurrence de plus en plus élargie, cherchent dans la baisse du salaire une réduction des coûts de production. C'était évidemment, là où elles existaient, heurter de front les Sociétés compagnonniques. Déjà en 1804, les maîtres avaient joué un grand rôle dans la scission chez les charpentiers (constitution des Compagnons de Liberté, dits Indiens). Manœuvre pour briser la puissance traditionnelle des charpentiers de Soubise ? Cela est bien probable. En effet le patronat allait de plus en plus souvent opposer les unes aux autres les Sociétés rivales qui jusque là s'étaient à peu près entendues pour se

partager les villes. Le scénario devint bientôt classique : à l'occasion d'un conflit sur le salaire (tentative de baisse, demande d'augmentation), une fraction du patronat lançait un appel à la Société adverse, déclarant lui réserver désormais ses ateliers, mais bien évidemment en imposant ses conditions. Les Gavots firent ainsi triomphalement leur entrée dans des villes de Dévoirants, à Saumur en 1833, à Sens en 1842... En 1825 l'installation de tailleurs de pierre Passants dans les chantiers des Étrangers à Tournus entraîne pour plusieurs années un état de guerre quasi permanent dans la ville. Entre briseurs de grève et ouvriers dépossédés de leur monopole, la haine s'installe et déborde sur tout le Tour où chacun reprend la querelle à son compte. Sous l'Empire, les conflits d'influence entre Sociétés se réglèrent encore selon la voie traditionnelle des concours : des champions, ouvriers hors ligne, construisaient un chef-d'œuvre pour le compte de leurs Sociétés respectives et un jury extérieur était chargé de les départager. Mais ce "Jeu" des villes tourna mal très rapidement : des bagarres éclataient avant même la fin du travail, ou bien la Société déclarée perdante n'acceptait pas la sentence. Les difficultés mêmes de l'enjeu avaient rendu caduque la coutume : le contrôle du salaire échappait au compagnonnage.

Cette concurrence mortelle entre les Sociétés résultait aussi de l'apparition dans les métiers d'une main-d'œuvre sous-payée et sur-exploitée qui n'avait à vendre aucun savoir technique, [21] mais tout simplement ses bras. Était en cause ici non l'usine, qui dans les professions compagnonniques resta longtemps une rareté, mais, au sein de petits et moyens ateliers, une production massive et accélérée, la "camelote", comme on disait dans l'ameublement. Pour ces articles à bas prix et de qualité médiocre, il n'était besoin d'ouvriers aux longs apprentissages. Le travail aux pièces, spécialisant l'ouvrier dont le salaire dépend de sa rapidité à accomplir la même tâche ou à produire le même objet, envahit alors les ateliers. Tout ce que le capitalisme ne peut ou ne veut pas encore produire en de grands établissements, il le demande au petit atelier, transformé pour subsister en rouage du système. Que sont par exemple ces chefs d'atelier lyonnais qui tissent la soie à domicile, sur leurs métiers, et chez qui le compagnonnage se développe dans les années 1830, sinon de simples ouvriers aux mains d'une poignée de fabricants seuls possesseurs des matières premières et des marchés ? Perdiguier a pu voir le Faubourg se transformer en une véritable "fabrique collective" où la foule des petits ateliers de façonniers à la main-d'œuvre spécialisée submerge la production de luxe hautement qualifiée. Ainsi encore le "marchandage" dans le bâtiment : pour une production plus rapide et à meilleur compte, l'entrepreneur sous-traitait les travaux avec des ouvriers, les "marchandeurs", qui constituaient à leur tour des équipes d'abatteurs d'ouvrage, de "tâcherons". "Le marchandage, écrit Perdiguier, transforme les ouvriers en machines." Là était pour les compagnons le plus grand péril, car cette sous-concurrence non seulement cassait les salaires, mais raréfiait le travail. Flora Tristan, qui en 1843-1844 fait son Tour de France pour propager la grande Union ouvrière de ses rêves, constate partout la même chose : "Le compagnonnage s'anéantit faute d'ouvrage."<sup>6</sup> Les campagnes fournissaient en abondance des "petits ouvriers" (les Armagnoles" disaient les compagnons), tout heureux de trouver pension chez un maître pour un salaire de 1 F par jour. Un bon compagnon exigeait au moins le double.

---

<sup>6</sup> *Le Tour de France, journal inédit, 1843-1844*, avec notes de Jules L. Puech, La Tête de feuilles, 1973. Témoignage essentiel sur la période.

Or, jamais peut-être, le compagnonnage n'avait été plus nombreux. Ces jeunes qui maintenant quittaient la terre [22] venaient grossir les rangs des Sociétés. Les licenciements massifs de l'armée après Waterloo – l'armée des Cent-Jours fut une armée de gamins – avaient jeté sur les routes des milliers de déracinés dont plus d'un tenta l'aventure du Tour. Les autorités de la Restauration étaient unanimes sur ce point : "Les compagnons pullulent depuis que la conscription ne les moissonne plus", estime un préfet. Mais cet afflux de jeunes allait provoquer un très net durcissement de la hiérarchie compagnonnique : plus que jamais les initiés géraient en maîtres absolus les Sociétés, se réservant les emplois, excluant les aspirants des cours de trait qui se donnaient chez les Mères. C'est à cette époque que la réception se complique et que se raffinent les épreuves. L'effet de la contraction de l'emploi sur le Tour est ici transparent ; et bien plus, le nivellement de la qualification ôtait son sens à la domination des aînés dont les réactions s'apparentaient de plus en plus à celles d'une caste privilégiée. A Bordeaux, par exemple, les aspirants serruriers du Devoir proposent aux compagnons de réduire la journée de travail d'une heure pour augmenter l'embauche : refus aussi brutal que les incidents qui s'ensuivent. En effet, l'histoire intérieure du compagnonnage n'est bientôt plus qu'une suite interminable de révoltes d'aspirants et de scissions : Bordeaux en avait déjà connu une chez les menuisiers en 1823, les aspirants tailleurs de pierre Étrangers se soulèvent en 1842, quatre autres suivront entre 1849 et 1854... Le tout aboutit à un pullulement de petites Sociétés éphémères (les Petits Mystères, la Bienfaisance, les Aspirants du Tour...), à des procès autour de la caisse commune, à des bagarres continues sur les routes du Tour ou chez les Mères. Au cours de sa réception vers 1835 on apprend au jeune Guillaumou que maître Jacques avait été assassiné par les "Margageats", des Aspirants qui avaient fait scission un quart de siècle plus tôt... Ses souvenirs sont remplis des batailles entre compagnons et "Indépendants", autres aspirants dissidents. Dans *l'Histoire d'une scission dans le compagnonnage* (1846), Perdiguier fait les comptes pour sa profession : cinq Sociétés ! toutes concurrentes et en guerre les unes contre les autres, aux caisses littéralement grevées par les frais de secours aux compagnons en prison ou à l'hôpital... [23]

Mais ces tempêtes dans le compagnonnage n'étaient pas seulement le fruit de la nouvelle rationalité économique. Ses hiérarchies et ses disciplines, ses coutumes et ses mystères le rendaient de plus en plus étranger aux ouvriers des métiers et à leurs aspirations nouvelles : les jeunes qui partaient en claquant la porte avaient perdu la foi, même si c'était bientôt pour fonder une Société en réduction, singeant les manières et les usages des aînés. Il ne faut d'ailleurs pas croire que les couleurs et les rites compagnonniques ont du jour au lendemain perdu leur prestige. C'est avec délices que les compagnons du temps de Perdiguier brûlaient leur jeunesse dans les combats ; la fraternité et l'entraide restaient toujours bien vivantes au sein des Sociétés. Le milieu compagnonnique donna aussi naissance à une des organisations ouvrières les plus combatives avant 1848 : la Société de l'Union fondée à Toulon dans l'enthousiasme de la Révolution de 1830 par des aspirants serruriers en révolte contre les ultras du compas. Régulièrement grossie par les défections d'aspirants, installée bientôt dans plusieurs villes, l'Union fut une sorte de compagnonnage sécularisé : plus de mystères ni d'initiés, plus de fêtes corporatives, mais une fête unique de tous les corps... Beaucoup de Sociétaires étaient républicains ou adhéraient au socialisme de l'époque : *L'Organisation du travail* de Louis Blanc, *L'Union ouvrière* de Flora Tristan, trouvèrent en eux bien des lecteurs. L'ouvrier serrurier Moreau fut le

leader de cette "gauche compagnonique", favorable au suffrage universel, revendiquant, comme les rédacteurs ouvriers de *L'Atelier*, la "dignité" pour la classe ouvrière, son droit à faire entendre sa voix dans le concert des classes. C'était déjà beaucoup par rapport aux vieilles Sociétés tournées sur elles-mêmes, enfermées en leurs querelles.

L'Union – c'était là une de ses originalités – tentait de réagir contre les excès de l'esprit de métier qui plus que jamais régnait dans les Sociétés. A un congrès clandestin tenu à Bordeaux en 1821 après plusieurs autres, elles n'avaient pas réussi à se mettre d'accord sur une hiérarchie des professions (le "droit de passe") : des querelles sans fin en découlèrent sur le point de l'ancienneté ou du port des couleurs lors des conduites et des fêtes... Les difficultés intérieures des Sociétés provoquaient donc chez leurs fidèles un raidissement du vieil esprit, une sorte de repli sur un quant-à-soi [24] corporatif. Mais ces brouilles pour des chiffons de tissu ou de papier n'étaient rien à côté de la haine envers ceux qui s'intitulaient compagnons sans titres authentiques. Les boulangers, comme les cordonniers, avaient, dans les premières années du siècle, reconstitué leur compagnonnage disparu depuis longtemps. Bien loin de les reconnaître, les Sociétés leur firent une guerre incessante : tous les coups étaient permis contre les "sabourins" (les cordonniers, qui répliquaient par l'épithète de "va-nu-pieds") et les "soi-disant de la raclette" ou "chiens blancs" : descente chez les Mères avec mise à sac de la maison, agressions nocturnes, guet-apens du dernier sordide, etc. Le Tour de France était devenu une gigantesque forêt de Bondy.

Guillaumou résumait assez bien la situation du compagnonnage à la veille de 1848 : "Les Compagnons se faisaient la guerre entre eux. Ils la faisaient ensuite à ceux qui voulaient être Compagnons. Ils la faisaient encore à ceux qui ne voulaient pas l'être du tout." Depuis une bonne vingtaine d'années déjà les rangs des Sociétés ne cessaient de s'éclaircir, autant par l'évolution des choses que par l'aveuglement des hommes. Il n'y avait plus place pour tous dans les métiers ; la nouvelle économie rendait vaine la transmission héréditaire des techniques. Ce n'est pas, je crois, prévoir le passé que de dire : le compagnonnage était condamné soit à disparaître soit à modifier radicalement son esprit, ses habitudes et son recrutement.



Au sein des Sociétés, les appels à la fin des querelles et aux nécessaires réformes ne manquèrent jamais. Lorsque Perdiguier publia en 1839 son *Livre du Compagnonnage* l'événement fut considérable à plusieurs titres : l'ouvrage fit immédiatement de son auteur le leader de l'aile réformatrice du compagnonnage. En 1840 Perdiguier reprend sa canne pour entreprendre un "Tour de France des cœurs" visant à partout semer les germes de la paix. Mais aussi, en décrivant les usages compagnoniques, leur ancienneté et leur grandeur, c'est à toute la classe ouvrière qu'il entendait s'adresser : voilà le modèle, voilà ce dont il faut partir pour construire l'union de l'avenir. Par le *Livre* enfin, les [25] belles-lettres bourgeoises ont découvert le peuple, Perdiguier eut d'illustres lecteurs charmés par la poésie des légendes, la douceur des Mères, la beauté des couleurs... Dans les salons romantiques, la blouse est de rigueur et refleurit le mythe du bon sauvage. Perdiguier accepta bien volontiers cette gloire (une de ses filles reçut le prénom de celle de George Sand, Aurore), et voyait dans cette rencontre entre l'élite de la plume et l'élite de l'établi la préfiguration de l'union des classes sous la république future. Dans le *Livre*, Perdiguier avait mis soigneusement de côté la

question politique, mais de longue date le républicain côtoyait en lui le compagnon. L'expérience décisive avait été ses premières années dans le Faubourg, époque de combats et d'espoir chez les ouvriers : il avait fait lui aussi le coup de feu pour la République en juin 1832. "Tant qu'un gouvernement issu du peuple, et peuple lui-même, n'aura point paru sur la scène du monde", rien de durable ne pourra se construire. La classe ouvrière rassemblée derrière les bannières compagnonniques et justement représentée dans une république fraternelle, telle est pour lui la voie du bonheur.

Mais quel compagnonnage pour quelle classe ouvrière ? Les jugements de Perdiguier sur le présent reflètent parfaitement la crise des vieux métiers, le désarroi d'un type ouvrier en déclin. Le rapprochement avec les écrits de Moreau, le leader de l'Union avec qui Perdiguier polémiqua longtemps, est très éclairant, car si les deux hommes se séparaient sur les modalités de la réforme, leur diagnostic du malaise social était bien le même. Tous deux ont parlé de "la marche descendante du salaire", de la perte progressive du contrôle sur le travail : "Plus nous avançons, plus les ouvriers perdent de liberté et de puissance." L'ouvrier subit maintenant la loi du maître, et de là vient tout le mal, car si les travailleurs ne gagnent plus suffisamment leur vie, c'est toute la machine économique qui peu à peu se grippe : l'argent devient rare, l'acheteur avare, la concurrence implacable. Le patron est la première victime de la misère de ses ouvriers : "Moins gagnent les ouvriers, moins gagnent les maîtres." Dans son unique discours à la Chambre, en septembre 1848, Perdiguier défend la République d'avoir créé la crise : c'est prendre l'effet pour la cause car "depuis longtemps le salaire [26] baissait, les gains des ouvriers et des maîtres étaient moindres et pendant qu'ils vendaient, maîtres et ouvriers, toujours moins cher leurs peines et leurs sueurs, on leur vendait toujours plus cher à eux la viande, le bois et toutes les matières dont il avait besoin". Ouvrier et patron sont tous deux des travailleurs embarqués dans la même galère<sup>7</sup> :

"Si le salaire de l'ouvrier diminuait beaucoup, de moitié par exemple, les manufacturiers calculeraient le prix de fabrication ou de main-d'œuvre suivant le nouveau tarif des salaires, et alors, pour soutenir la concurrence, ils vendraient à vil prix."

La guerre dans l'atelier, c'est le triomphe de l'usine. Perdiguier a parlé en termes étonnants de la misère de son époque. Feuillotez les journaux, dit-il, et regardez ce qui se passe en Angleterre, en Allemagne : "Le paupérisme et les désordres augmentent", et la France est déjà touchée. Redoutons tous, riches et pauvres, ouvriers et patrons, "cette misère armée, cette nouvelle truanderie qui se manifeste dans quelques nations et qui pourrait un jour nous envahir". La perte de nos liens, écrit Moreau, "augmente chaque jour notre misère en faisant un pas de plus vers la position déplorable et honteuse des ouvriers anglais". Citant Flora Tristan, il fait de Londres une ville-cauchemar. Si un sang nouveau ne venait pas régénérer le compagnonnage,

"si les ouvriers ne voyageaient plus [...], nous tomberions dans l'apathie et nous partagerions le sort de ceux qui travaillent dans les fabriques et les manufactures. D'autre part les ouvriers deviendraient moins habiles, moins expérimentés, et nous aurions la douleur de voir l'industrie se localiser – les maîtres y perdraient beaucoup, ainsi que la civilisation."

---

<sup>7</sup> *Discours du citoyen Agricola Perdiguier, représentant du Peuple, sur la fixation des heures de travail*, Paris, 1849, p 4.

On songe ici au jeune Jean-Baptiste Dumay quittant Le Creusot en 1860, le jour où il comprend que tout dans l'univers totalitaire des Schneider visait à transformer l'homme en manœuvre docile, "pour faire ce qu'on appelait alors le Tour de France"<sup>8</sup>.

Donc, qu'une puissante réforme évite aux artisans de tomber dans cet état d'ilote moderne, de nouveau barbare. S'instruire [27] d'abord. Étudiez dans les vignoles, n'a cessé de répéter Perdiguier, courez aux leçons des professeurs de trait, pénétrez la science des anciens. Une nouvelle génération de maîtres verra alors le jour, de maîtres qui n'obligeront plus l'ouvrier "à faire vite et à vil prix, mais non à bien faire". Cultiver son esprit aussi : "Soyez compagnons, mais aussi soyez citoyens et soyez hommes." Perdiguier a dressé à plusieurs reprises le catalogue des ouvrages que tout ouvrier se doit de posséder ou d'avoir lu : une Encyclopédie "à notre portée", "une bonne histoire et une géographie complète de notre pays, des morceaux choisis de grands auteurs de l'Antiquité à nos jours, les œuvres des grands écrivains d'aujourd'hui (dont celles de "Madame George Sand, qui, quoique femme, marche de pair [...] avec les plus grands prosateurs de la France actuelle"). A plusieurs, on amasse vite la somme nécessaire : 300-400 F, le prix que coûte une bataille ! Pour l'ouvrier qui se respecte, la culture est à l'esprit ce que la cravate est à la mise.

La réforme doit être avant tout morale : "amour", "fraternité", "union" sont les mots d'ordre de cette nouvelle croisade. Compagnon vient peut-être de compas, mais aussi "veut dire partager son pain avec un autre, camarade". Unissons-nous donc : "Ne sommes-nous pas les enfants de la même famille ? N'avons-nous pas la même origine, la même existence, la même fin comme hommes et comme travailleurs ?" Que dans toutes les professions aujourd'hui désunies, on célèbre la grande fête des retrouvailles : plus de sang ni de haines, mais une seule Société par corps d'état, pacifique et toute à ses travaux, et s'il faut encore des rivalités, qu'elles soient désormais compétitions de vertu et de talents (Perdiguier comme Moreau a sans cesse exalté les concours et les médailles). La nouvelle alliance passe par "l'universalisation" du compagnonnage : toutes les professions sont également utiles, tout ouvrier en vaut un autre. Et Perdiguier de rêver à un Devoir englobant tous les états, à une sorte de fédération compagnonnique du travail, basée sur des Sociétés de métiers autonomes. Mais ce très réel dépassement de l'esprit de métier ne doit pas tromper : Perdiguier s'est toujours adressé à la seule France ouvrière qu'il connaisse, celle des métiers. Quant à l'autre France, celle de la machine-reine [28] et des concentrations usinières, ce prolétariat industriel déjà important en 1848, Perdiguier en parla, on l'a vu, comme d'un repoussoir. Pas une ligne chez lui sur le travail féminin.

Aux hommes de talent, les Sociétés de l'avenir. Ce réformateur était fondamentalement un conservateur. Ainsi la fusion qu'il appelle visait à sauver tout le bon de l'héritage des anciens : il ne faut rien détruire de tout ce qui fait le compagnonnage, mais seulement mettre un terme à ses excès et à ses errances, unifier mais non niveler. Que chaque Société, pour un pur alliage, prenne à sa rivale ce qu'elle a de meilleur. Faut-il garder les couleurs ? Oui, quoique "pas de trop gros volume" ; les surnoms ? "Les supprimer, n'est-ce pas un peu briser avec la masse du compagnonnage ?" Des mystères "point trop n'en faut", mais il en faut. Car briser les liens spirituels que tisse le Devoir entre les ouvriers, c'est "tuer un idéal". Ceux qui vivent "sans mystères et sans dogme, appuyés sur la seule raison", sont des cœurs secs, des esprits faibles et vulnérables. L'homme aime

---

<sup>8</sup> Jean-Baptiste Dumay, *Mémoires d'un militant ouvrier du Creusot*, Maspero, PUG, 1976, p. 84-85.

naturellement l'apparat, les attributs qui rehaussent la dignité de sa fonction et la valeur de ce qu'il fait : la canne du compagnon, a-t-il souvent écrit, est aussi respectable que l'hermine du magistrat ou la chamarre des officiers. Et si l'ouvrier a besoin du compagnonnage, ce n'est pas seulement parce qu'il lui faut être fort pour ne pas être écrasé, mais aussi parce que, retenu par aucune discipline et formé par nulle morale, il se montre dissipé, brutal, ivrogne, négligé – "Il faut des fêtes pour exciter à la propreté" –, ne reconnaissant ni autorité ni hiérarchie. Perdiguier fut une sorte d'anti-Rousseau populaire : à l'état de nature, l'ouvrier est mauvais. Salomon, ou le sauveur suprême.

On voit la profondeur du désaccord avec Moreau. Pour le leader de l'Union, ce sont les signes qui créent les rixes. Si on se bat, c'est pour un peu plus ou un peu moins d'ancienneté, des couleurs au chapeau ou à la boutonnière. Les légendes ? Des "fables plus ou moins grotesques", prétextes pour s'assommer. Les secrets ? Le secret des secrets, c'est qu'il n'y a pas de secrets. Donc jetons au feu cannes et pièces mystiques, l'ouvrier d'aujourd'hui n'a que faire de ces vieilleries. La réforme selon Moreau tend bien aux mêmes fins que la réforme selon Perdiguier, mais par des voies opposées qui donnèrent un temps [29] à l'Union des allures résolument modernes face aux vieux Devoirs : elle se dota d'un Règlement unifié, d'un Bureau directeur (Lyon, puis Paris) et dans chaque grande ville un Bureau général coordonnait l'action des sections professionnelles ; son dynamisme relayait aussi sur le plan des grèves les Sociétés de plus en plus apathiques. Conscience de classe ou esprit de corps, la nature même du lien qui doit unir les ouvriers était au fond de ce débat entre anciens et modernes.

Avouons malgré tout que nous ne savons pas le rôle exact, sur le plan politique et social, joué par l'organisation avant 1848 – l'Union attend son historien –, mais son évolution ultérieure est bien connue : en 1851, elle fut officiellement autorisée, beau gage de légalisme à l'époque. En 1853, elle obtempère à un ordre du préfet de Police : dans la correspondance intérieure, on ne dira plus à l'avenir : "Amis et frères", mais "Messieurs et chers collègues"... Les règlements successifs accordèrent une place de plus en plus grande aux membres dits "honoraires", les maîtres ex-Unionistes (employant plus de trois ouvriers, était-il précisé). Enfin elle se perdit dans les basses eaux du mutuellisme, pour n'être plus qu'une Société de secours, médaillée d'or aux Expositions universelles et invitant les ministres à ses banquets.

Mais jusqu'en 1848 le contraste est saisissant entre l'Union et les vieilles Sociétés, plus que jamais opposées et saignées par les scissions. Les appels de Perdiguier restèrent totalement vains. Sa situation comme son tempérament n'en faisaient aucunement un chef, mais une simple autorité morale ; après 1840, il ne quitte plus son Faubourg, vivant dans l'attente du grand jour de la réconciliation. À supposer que ses écrits et ses idées aient été largement répandus et discutés sur le Tour – ce qui est fort douteux : en dehors de Paris, Perdiguier est peu connu – quelle efficacité pouvaient avoir de simples prêches sur la nécessité de la paix ? Sa réforme tenait du miracle. En 1843 quand il apprend, avec quelques mois de retard, que sa Société était en pleine subversion (dans plusieurs villes, les maîtres avaient tenté de s'emparer de la direction en chassant les ouvriers élus, rien moins), il envoie une circulaire au Tour recommandant d'organiser partout des votes pour trancher le litige. Bien mieux, il s'offrait pour dépouiller les bulletins. On mesure là quel contraste existait [30] entre la naïveté de ses propositions de réforme et la violence de la crise dans les Sociétés.

Puis vient 1848 qui a dans l'histoire du compagnonnage l'apparence d'une "divine surprise" : le cortège du 20 mars où les compagnons de Paris, toutes

Sociétés confondues, vont à l'Hôtel de Ville apporter leur soutien à la République toute neuve, l'élection de Perdiguier à la Constituante, la fondation d'un Club des Compagnons qui élabore une Constitution Fraternelle Compagnonnique et Sociale des Devoirs réunis... On chante dans les rues la Marseillaise compagnonnique. L'histoire semble soudain donner raison à Avignonnais le têt. Mais ici tout n'est qu'illusion. Les compagnons sont regardés avec suspicion par les autres ouvriers, accusés de cléricisme, soupçonnés de mépriser tout ce qui n'est pas eux. Et ce n'est pas sous la forme du compagnonnage – est-il besoin de le dire ? – que les ouvriers choisissent de s'organiser ; l'assemblée de leurs délégués au palais de Luxembourg n'a rien d'un congrès compagnonnique. Perdiguier dut d'ailleurs son siège à sa présence sur la liste du Luxembourg aux élections d'avril. Réélu l'année suivante, il mena la carrière d'un honnête député de la Montagne, à la recherche d'une république démocratique tout aussi introuvable qu'un compagnonnage unifié. Pour faire la paix entre les classes comme entre les Sociétés la bonne volonté était illusoire. Son activité d'alors illustre combien le compagnonnage était dépassé par les masses. Que ce soit par sa célèbre brochure sur les salaires, son discours de septembre où il tente de sauver le décret du Gouvernement provisoire réglementant la journée de travail et abolissant le marchandage, sa participation aux sociétés de propagande républicaine (il est beaucoup plus à l'aise dans ce rôle qu'à la tribune où les huées de la droite le déconcertent), il s'adresse à la classe ouvrière entière et non aux seuls compagnons. Et c'est sa qualité de notable montagnard qui lui vaut en décembre 1851 de faire partie de la charrette des proscrits.

Venu d'ailleurs, le souffle de 48 donna un temps le pouvoir aux éléments réformateurs dans les Sociétés. Guillaumou, un des leaders du mouvement, attribue à l'écrasement des ouvriers en juin 1848 la ruine des espoirs d'unité dans le compagnonnage : en 1849 la Constitution est repoussée par la majorité des [31] Sociétés. Chacun put retourner en paix à ses querelles : les cordonniers et les boulangers en étaient toujours à cette époque à tenter de se faire reconnaître par l'ensemble du Tour...Guillaumou était encore bien optimiste en pensant qu'une pression extérieure pouvait faire évoluer les Sociétés : l'esprit de corps et l'esprit de métier étaient trop profonds chez elles pour ne pas opposer une formidable résistance à toute fusion, à tout rapprochement. L'armature du compagnonnage et sa cohésion spirituelle avaient été bien adaptées à une société massivement rurale, à des techniques transmises et à un équilibre entre ouvriers et maîtres. En restant fidèle à lui-même, dans l'ère des masses, à l'âge de la spécialisation du travail, il creusa sa propre tombe. Certes, il allait subsister, cahin-caha, et Perdiguier eut des successeurs : Janselme, Favaron, Julien Blanc surtout, tous des patrons. Vers 1908, Clemenceau, en pleine guerre contre la CGT, déclara, dit-on : " Mais où sont les compagnons ?" Le maréchal Pétain sut les trouver pour leur faire une belle charte.

Le retour d'exil de Perdiguier, en 1855, fut bien triste. Il reprend sa vie dans le Faubourg, et pendant plusieurs années, c'est le silence, dans le grand sommeil de la vie politique d'alors. Il reste cependant fidèle à l'idée d'une république progressive et conciliatrice ; à la fin de l'Empire, il est en relation avec l'état-major du parti et notamment introduit dans le Faubourg les personnalités républicaines en mal de clientèle ouvrière. Sur le plan social, son inquiétude de jadis a fait place à un noir pessimisme, comme on peut le voir en feuilletant sa *Question vitale* (1861). L'ouvrier ne veut plus apprendre à travailler, tous les professeurs de trait qui, comme lui, ont dû réduire leurs cours le disent : "A quoi sert d'approfondir un métier ? Les ouvriers ignorants gagnent autant que les autres." Pour quelques

sous de plus par jour, le jeune aujourd'hui préférera rifler les parquets à travailler chez un savant patron :

"Combien de menuisiers, de serruriers, de tourneurs, de maçons, de sculpteurs en meubles au sein même de Paris sont incapables de manier le compas, le crayon, le pinceau et de produire le moindre plan, le plus modeste croquis... Quelle honte ! et j'ajouterais : quel manque de cœur."

Le compagnonnage est complètement à vau-l'eau. Les Sociétés qui jadis "disciplinaient et moralisaient" les foules ne sont plus que l'ombre d'elles-mêmes.

"Les ouvriers au lieu d'être [32] pris par la main par le Rouleur vont se présenter au patron, chapeau bas, un peu honteux, et ceux-ci le reçoivent froidement, rendant ou ne rendant pas le salut."

La classe ouvrière est maintenant sans protection et sans guide, et on voit le résultat : le père au cabaret, le logement laissé "sans confort", l'atelier considéré comme un bagne, le salaire comme un droit sans devoir ("Qu'on serait heureux d'avoir tout pour rien !"), et maintenant Crédit est mort, bref "un hideux carnaval". Dès lors, que faire ? Plus que jamais une grande réforme morale, mais le vieil homme est trop désabusé pour croire encore qu'elle puisse venir de l'ouvrier seul. Il lance un appel à tous les pouvoirs : "Pères, mères, patrons, associations diverses, philanthropes, hommes de bien de toutes conditions, secondez-nous" : il souhaite enfin que ses paroles viennent à l'oreille de "l'autorité suprême de la France", de l'Empereur, comme pour un 18 brumaire de la classe ouvrière.

La suite est connue : la nomination de Perdiguier à la mairie du 12<sup>e</sup> arrondissement sous le Gouvernement de la Défense nationale, son *Appel aux Parisiens* du 28 mars 1871 contre la Commune proclamée ce jour-là, son refus de poser un symbolique pavé sur une barricade du Faubourg au début de la Semaine Sanglante... Puis l'honnête compagnon meurt en 1875, sans fonction, oublié, dans l'indifférence générale des gens de son parti. Belle ingratitude, car la république bourgeoise dans sa politique sociale a finalement repris tous les idéaux que défendit Perdiguier : ascension sociale promise au talent, instruction généralisée et bien conduite – car la révolte est fille de l'ignorance –, réforme morale de la classe ouvrière... Apparut aussi le mythe d'une France d'autrefois, avec ses ouvriers et ses maîtres travaillant au coude à coude dans la paix et la joie, l'époque bénie des dieux où nul ne jalousait personne. Le compagnon d'autrefois devint alors un prolétaire exemplaire. Il parcourait la France, écrit en 1914 le premier préfacier des *Mémoires*, Daniel Halévy, en un temps "où ni l'alcool ni le journal n'avaient encore touché les masses, l'ancienne humanité était intacte". C'est toujours cette même marchandise que le rétro nous vend aujourd'hui. Lisons Perdiguier comme il fut et avec les yeux du présent. [33]

## Annexe II

### Encore quelques mots

Agricol Perdiguiet a lui-même résumé sous ce titre le long appendice à ses *Mémoires* où il faisait le scrupuleux récit de ses démêlés avec les éditeurs.

Proscrit de France après le coup d'État du 2 décembre, il vit alors à Genève de cours professionnels et du placement de boîtes de compas envoyées par l'Association des opticiens de la rue Beaubourg. Période fort sombre de sa vie où il ne songe qu'au retour. Il s'adresse d'abord au journal *La Presse* pour la publication des *Mémoires* à Paris : "Aucune espèce d'intérêt", estime le directeur du grand journal bourgeois. Perdiguiet se tourne alors vers la Savoie, non encore annexée.

*Cette annexe ne contenait pas le texte complet de l'appendice. La mention "Édition intégrale" qui figurait sur l'édition Maspero de 1977 était donc abusive, et nous en fûmes responsable. Elle a été justement supprimée de la réédition de 2002 à La Découverte.*

*– Ces pages sont d'interprétation délicate et mériteraient de retenir l'attention des historiens de l'édition.*

*(Note 2008)*

Le 5 janvier 1854, j'écris au directeur du *Nouveau Patriote savoisien* pour lui proposer de publier en feuilleton mes deux volumes des *Mémoires d'un Compagnon*, écrit dans l'exil. La jouissance de la composition faite pour le journal est la seule indemnité que je réclame. Mon offre est bien reçue.

Le 7 mars 1854, la publication commence.

Le journal me paraissant menacé dans son existence, j'écris plusieurs fois pour recommander d'allonger les feuilletons et de ne pas me laisser en route. Le directeur me promet au moins huit colonnes quand il y aura abondance de matières, et plus quand on le pourra. Cette promesse est mal tenue.

Le tome Ier finit ; le tome II commence dans le numéro du 13 juin. Qu'on remarque cette date : ce volume éprouvera toutes sortes d'infortunes. Le 19 juin je fais le voyage de Chambéry pour activer la publication, dont les lenteurs m'épouvantaient ; le 21, je paie à M. Bachet le tome Ier, moins quelques parties non achevées et de peu de prix, qui devront être payées avec le tome II. [406]

M. Bachet m'oublie ; je lui écrit lettres sur lettres pour l'exciter à m'envoyer le volume payé et le presser de me tirer les feuilles composées du tome II.

MM. Rey et Delachenal vendent à M. Bachet, sans m'écrire un mot, sans stipuler pour moi, sans se soucier le moins du monde de mes intérêts, le *Nouveau Patriote savoisien*. C'était à la fin de juin. A partir de ce moment, et la chose ne se faisait pas sans intention, le feuilleton ne renferme presque plus de matière, jamais au-delà de quatre colonnes, dont la première est tronquée en haut, la dernière en bas.

Le *Patriote* tombe le 27 Juillet ; le 29, *Le Constitutionnel savoisien* le remplace ; mes *Mémoires*, dont il ne restait plus qu'un demi-volume, le quart à paraître, sont chassés du feuilleton.

Nouvelles lettres à M. Bachet, qui ne répond pas, ou me fait les réponses les plus singulières.

Le 22 août, j'écris à M. Combier, mon ancien collègue à l'Assemblée législative, pour qu'il intervienne pour moi, me fasse envoyer mon tome Ier, fasse tirer tout ce qui a paru dans *Le Patriote*, et s'entende avec M. Bachet sur le prix de ce qui reste à faire. Je reçois sa réponse.

Les quatre feuilles dont la composition m'est due me coûteront, pour papier et tirage, 15 fr. 90 c. chacune, un total de 63 fr. 60 c. ; les quatre autres feuilles, composition, tirage et papier, M. Bachet s'engage à les fournir au prix de 39 fr. 40 c. l'une, les quatre pour 157 fr. 40 c. ; c'est, pour les huit feuilles, un total de 221 fr. 20 c.

M. Bachet m'abreuve de promesses mensongères et de dégoûts ; il n'avance à rien ; plusieurs mois se perdent, je romps enfin avec lui.

Vers le milieu d'octobre, j'avais vu M. Duchamp ; je lui avais demandé ce qu'il me ferait payer si, rompant avec M. Bachet, je venais à lui. Nous fûmes d'accord à 45 fr. par feuille. C'était, pour les huit feuilles, 360 fr. ; 139 fr. de plus qu'à Chambéry, sans compter la feuille supplémentaire et le surcroît des frais pour le brochage, plus cher à Genève qu'en Savoie.

Dans toute cette affaire, MM. Rey, Delachenal et Peyssard ne se manifestent pas ; ils devraient pourtant me garantir, à tout le moins, la composition des quatre feuilles parues dans leur journal, forcer l'imprimeur au besoin : ils n'y pensèrent pas.

Le 30 novembre, je traite définitivement avec M. Duchamp ; je lui remets de la copie, mon manuscrit ; je vais augmenter ma dépense, mais j'ai hâte d'en finir, et il s'engage à me faire mon volume en six semaines. Dans ma pensée, je lui donnais deux mois, à raison d'une feuille par semaine.

Voilà le volume en train. Quel début ! Mauvaise composition, mauvaise impression, lenteur extrême dans l'exécution, impolitesse de l'imprimeur, dont je me plains à M. Benoit ; je donne un acompte de 70 fr., dont je me repens ensuite.

Le 13 février 1855, voyant mon volume presque achevé, j'écris aux compagnons du tour de France : "Je vous propose, je leur disais [407], de souscrire, comme vous l'avez fait pour mes livres précédents... Je n'ai fait tirer qu'à 500 exemplaires. Le prix de chacun d'eux est de 3 fr., ou de 1 fr. 50 c. par volume. Le port restera à votre charge. Le premier volume est prêt, le second le sera dans huit jours. Activez-vous." Quelle était mon erreur quand je voyais ce volume comme fini ! Peu après, je dus arrêter la souscription. Quatre villes : Annonay, Chalon, Bordeaux, Marseille, m'avaient envoyé 200 fr. A l'achèvement du volume, j'enverrai tout *franco* à ceux qui ne seront plus dans les villes de devoir. Ce sera pour moi la perte d'un tiers de ce qu'ils ont versé.

M. Duchamp ne se borne pas à me faire mauvaise grâce. Il me refuse d'imprimer l'article intitulé *Encore quelques mots*. Je le porte ailleurs. Il le sait, il se fâche, et ne veut pas que je fasse faire chez un autre ce qu'il refuse de faire lui-même. Tel est son caprice, sa despotique prétention, son singulier amour de la liberté de la presse ; et cet homme est républicain ! Et, dans cette affaire, il marche de concert avec une foule d'hommes se parant du même titre.

Après son premier refus, il en fait un second : il ne veut plus imprimer la *Lettre à M. Bachet*, lettre toute composée, dont j'ai corrigé l'épreuve, lettre dont depuis longtemps il connaissait le contenu, car on lit dans la défense écrite, communiquée par son avocat : "Lecture faite de ces deux pièces (la *Lettre à M. Bachet* et *Encore quelques mots*), et informations prises sur le caractère des personnes qui y étaient attaquées, MM. Duchamp et Cie rendirent la seconde, et consentirent à imprimer la première, qui est une lettre à M. Bachet, imprimeur à Chambéry." Ainsi M. Duchamp avait lu les pièces en question, avait écrit à

Chambéry, pris des informations, et connaissait le caractère des personnes attaquées par moi. Éclairé de la sorte, il me défendit de toucher aux uns (les avocats), il me livrait l'autre (l'imprimeur) sur lequel, à ce qu'il paraît, on ne lui avait rien appris de favorable. En agissant avec tant de soin, de précaution, M. Duchamp s'est fait mon approbateur, mon auxiliaire dans mes attaques contre M. Bachet, ce dont celui-ci peut le remercier s'il le juge à propos.

Dans ses lettres grossières, qui me froissent, qui m'ouvrent les yeux et me font prendre l'exil en dégoût, M. Duchamp me menace de la justice. C'était à moi à l'invoquer, à l'appeler à mon aide.

M. Amberny ayant refusé de plaider la cause de M. Duchamp, celui-ci recule alors, me fait proposer qu'il imprimera la *Lettre à M. Bachet*, si je veux préalablement déposer 320 fr. et me laisser déshonorer.

Le procès continue, deux jugements le terminent : M. Duchamp supporte tous les frais, la *Lettre à M. Bachet* est imprimée, l'article qui la complète est imprimé ; la censure n'a pas prévalu.

M. Duchamp avait écrit à Chambéry, s'était mis d'intelligence avec MM. Rey et Delachenal, tous deux avocats : c'étaient trois avocats contre un ouvrier, contre un menuisier ; eh bien ! le menuisier les a rabotés ; ils ont été vaincus, et mon tome II, commencé [408] le 13 juin 1854, sera terminé à la fin de novembre 1855. Il m'aura coûté dix-huit mois de soucis, de tracas, sans parler des dépenses. Voilà donc un volume dont l'enfantement typographique a été des plus laborieux, dont l'histoire est curieuse, et que je puis appeler mon cher volume malgré sa laideur.

Pourquoi M. Duchamp a-t-il été si impoli, si grossier, si méchant pour moi ? Pourquoi a-t-il fait défense au brocheur, M. Charpentier, de me livrer les feuilles déposées chez lui, et que je ne demandais pas ? Pourquoi m'a-t-il menacé de la justice ? Pourquoi voulait-il me faire déposer 320 fr. qui n'étaient pas encore dus ? Pourquoi m'a-t-il lancé, devant le Tribunal, des paroles acerbes, diffamantes ? Pourquoi s'est-il permis de dire à M. Charpentier que je ne le paierais jamais s'il ne se faisait payer d'avance ? Pourquoi répand-il contre moi la médisance, la calomnie, sa haine et son venin ? Quelle est sa pensée, quel est son but ? Cet homme a-t-il donc perdu la raison, le jugement ? [409]

## Annexe III

### Bibliographie compagnonnique [410-412]

#### Écrits d'Agricol Perdiguier :

Depuis l'édition originale à Genève en 1854-1855, 2 t. (tirage : 500 ex.), les *Mémoires d'un compagnon* ont été souvent réimprimées :

- Éditions des Cahiers du Centre, 1914, 402 p., préface de Daniel Halévy (1 225 ex.)
- Éditions Denoël, 1943, 333 p., préface de Jean Follain.
- Club des Libraires de France, 1964, 362 p., préface de Jean Follain (2 500 ex.)
- Librairie du compagnonnage, 1964, 359 p., préface de Jean Bernard (3 000 ex.)
- Le Monde en 10-18, UGE, 1964, 311 p., préface de P. Joutard (20 000 ex.).

Simplex extraits.

[Seule l'édition des Cahiers du Centre contient l'intégrale des annexes de l'édition originale] \*

Agricol Perdiguier a beaucoup écrit. Citons ici l'essentiel :

- *Le Livre du Compagnonnage*, 1839, 252 p. ; édition augmentée en 1841 (2 t.) ; rééd. 1857.

- *Lettre à Mr Moreau*, Paris, éd. par l'auteur, 1843, 64 p.

- *Histoire d'une scission dans le Compagnonnage*, Paris, édit. par l'auteur, 1846, 156 p.

- *Biographie de l'auteur du 'Livre du Compagnonnage'*, Paris, éd. par l'auteur, 1846, 180 p.

- *Histoire démocratique des peuples anciens et modernes*, Paris, Au bureau de la Propagande démocratique et sociale, 7 t. , 1848-1851.

- *Question vitale sur le Compagnonnage et la classe ouvrière*, éd. par l'auteur, 1861, 135 p. ; rééd. 1863.

- *Comment constituer la République*, Paris, éd. par l'auteur et Magny, 1871, 71 p.

Une bibliographie complète des œuvres de Perdiguier a été faite par son biographe :

Jean BRIQUET, *Agricol Perdiguier*, Paris, Marcel Rivière, 1955, 466 p.

Correspondance en partie publiée dans : Jean BRIQUET, *Agricol Perdiguier. Correspondance inédite avec George Sand et ses amis*, Paris, C. Klincksieck, 1966, 152 p.

#### Sur le compagnonnage

Vaste répertoire de sources imprimées dans :

---

\* Signalons que l'année même – 1977– où François Maspero publiait les *Mémoires* préfacés par nous, la Librairie du compagnonnage réalisait de son côté une nouvelle édition des *Mémoires*, très proche à vrai dire de la version de 1964 et toujours préfacée par Jean Bernard. En 1992, paraissait encore une réédition des *Mémoires* – la septième, si l'on compte bien. Elle fut réalisée par l'Imprimerie nationale (collection "Acteurs de l'histoire"), avec une préface et des notes de Maurice Agulhon. Elle est bien complète de l'appendice "Encore quelques mots" et les notes sont utiles, mais la préface est rapide et la bibliographie succincte, ignorant par exemple la réédition Maspero. Enfin, *La Découverte* a réimprimé en 2002 l'ouvrage de 1977 réalisé chez Maspero (Note AF, 2008)

Roger LECOTTÉ, *Essai bibliographique sur les Compagnonnages de tous les Devoirs du Tour de France et associations ouvrière à forme initiatique*, Paris, Plon, 1951, paginé 271-446.

Le vieux livre de :

E. MARTIN SAINT-LÉON, *Le Compagnonnage, son histoire, ses coutumes, ses règlements et ses rites*, Paris, A. Colin, 1901, 374 p.

a été remplacé par

Émile COORNAERT, *Les Compagnonnages*, Paris, Les Éditions ouvrières, 1966, 448 p. (rééd. en 1976).

On peut feuilleter :

- Luc BENOIST, *Le Compagnonnage et les métiers*, Paris, PUF, Que sais-je ?, 1966.

- Jean-Pierre GUINOT, *Formation professionnelle et travailleurs qualifiés depuis 1789*, Paris, Domat-Montchrétien, 1946, 290 p.

De nombreux et importants documents d'archives policières et judiciaires ont été publiés dans :

Georges et Hubert BOURGIN, *Le régime de l'industrie en France de 1814 à 1830. Les patrons, les ouvriers et l'État*, Paris, 3 vol., 1912-1941.

Sur Moreau et l'Union :

- Jacques MARILLIER, "Pierre Moreau et l'Union", in *Actualité de l'Histoire*, octobre 1953, p. 5 et suiv.

- Maurice AGULHON, *Une ville ouvrière au temps du socialisme utopique. Toulon de 1815 à 1848*, Paris, Mouton, 368 p. (fondation de l'Union et grève de l'arsenal en 1845).

Ouvrages écrits par les compagnons d'aujourd'hui :

- *Compagnonnage par les Compagnons du Tour de France*, présentés par Raoul Dautry, "Présences", Plon, 1951, 446 p.

- Jean BERNARD, *Compagnonnage. Rencontre de la jeunesse et de la tradition*, Paris, PUF, 1972, 620 p.

#### **Autres mémoires de compagnons**

- J. B. E. ARNAUD dit Libourne-le-Décidé, compagnon boulanger, *Mémoires d'un compagnon du Tour de France*, Rochefort, Librairie Nouvelle Armand Giraud, 1859, 457 p.

- Toussaint GUILLAUMOU, dit Carcassonne-Bien-Aimé-du-Tour-de-France, *Les confessions d'un compagnon*, Paris, Au Bureau du Coloriste Industriel, 1864, 372 p. [réédition intégrale en 1996 chez J. Grancher, avec une préface de François Icher]

- Joseph VOISIN, dit Angoumois-l'Ami-du-Trait, compagnon charpentier du Devoir de Liberté, *Histoire de ma vie et 55 ans de compagnonnage*, Tours, Imprimerie du Progrès, 1931, 110 p.

- Abel BOYER, dit Périgord-Creur-Loyal, Compagnon maréchal-ferrant du Devoir, *Le Tour de France d'un compagnon du Devoir*, Paris, Imprimerie du Compagnonnage, 1957, 249 p.

- Pierre AMELINE, *Les mémoires d'un travailleur bas-normand (Première moitié du XIXe siècle)*, I. Souvenirs de jeunesse II. Le Tour de France d'un compagnon chaudronnier (1836-1844). Publié par Gabriel Désert in *Annales de Normandie*, mars et juin 1969.

Dans son *Essai bibliographique*, Lecotté cite quelques autres souvenirs parus dans la presse compagnonnique de la fin du XIXe siècle à nos jours.